Slightly revised for *Sociologie du Travail*, n°41, 1999, 5-22.

MARINS ET SOCIOLOGUES A BORD DU GEORGES LEYGUES : INTERACTIONS DE RECHERCHE

S. Dufoulon, P. Trompette, J. Saglio

1. LES BATEAUX COMME OBJET DE RECHERCHE

A l'abordage…

Toulon, 8 mars 1994, quai Milhau, un bateau gris au milieu d'autres bateaux gris : la frégate de lutte anti sous-marine Georges Leygues est à quai. 4000 tonnes, 139 mètres de long, 14 de large, 5,70 mètres de tirant d'eau, 250 hommes d'équipage. Pour les trois chercheurs que nous sommes, le dépaysement est total : cette "boîte en fer grise" enferme la promesse d'un terrain d'enquête nouveau, intriguant, voire inquiétant. Un de ces mondes inexplorés dont les ethnologues sont si souvent en quête, oubliant les limites culturelles qu'ils ont eux-mêmes fixées à l'exercice du "regard éloigné".

Il serait certainement possible d'expliciter pourquoi nous souhaitions travailler ensemble sur le fonctionnement social d'un bateau de guerre. Une telle rationalisation resterait cependant insuffisante pour comprendre l'ensemble des enjeux. Il serait plus pertinent de raconter l'histoire de cette association et de rappeler que nous avions envie de faire ce travail parce qu'il nous semblait que bien peu avait été fait sur ce thème, parce qu'un bateau de guerre en ordre de marche nous apparaissait comme un objet fascinant, parce que nous souhaitions coopérer entre sociologue, ethnologue et anthropologue et associer d'autres à ce travail de pensée, et pour toute une série d'autres raisons.

Lourd du "tabou militaire", le petit monde de l'armée est en effet un univers historiquement peu fréquenté par les sociologues[1]. Dans cette entreprise

[1] La sociologie militaire a commencé et s'est développée aux États-Unis à partir de la fin des années 30 (Boëne, in Thomas 1994). Née dans les années 60, la sociologie militaire française est développée par quelques chercheurs du Centre de Sociologie de la Défense Nationale qui s'intéressent principalement à l'analyse des trajectoires et des catégories socio-professionnelles

d'investigation, notre premier interlocuteur fut l'État-Major de la Marine. Trois échanges de courrier et une entrevue à l'École Militaire suffirent pour que le principe de l'étude soit accepté[2]. Nous avions suggéré un angle d'approche somme tout peu usuel, le milieu militaire étant plus souvent appréhendé dans sa spécificité institutionnelle[3] que comme un univers de travail. Notre projet consistait à considérer le bateau comme une "situation de travail" singulière, à laquelle nous souhaitions appliquer les instruments conceptuels et théoriques classiques. Les enjeux étaient donc d'une part de vérifier la pertinence de nos outils d'analyse face à de telles situations inhabituelles et d'autre part de nous donner l'opportunité de nouveaux questionnements issus du terrain.

Ainsi, ce matin de mars 1994, nous franchissions pour la première fois les grilles de l'arsenal de Toulon et ralliions le Georges Leygues. Le bateau amarré est en sortie d'IPER - période intermédiaire de révision des équipements. Des matériels divers, des véhicules sont stockés ou garés sur le quai et la passerelle est le lieu d'un va et vient permanent. Une fois à bord, l'encombrement habituel est augmenté par la présence de nombreux personnels civils et militaires installant des matériels, réparant d'autres, meulant et martelant la coque, repeignant du gris sur le gris. Le bruit est fort et continu, les haut-parleurs omni -présents crachent constamment des consignes et des informations.

L'accueil des marins est plus que courtois, prévenant. Comme dans la plupart des enquêtes en entreprise, les premiers échanges restent très formels. Marins et chercheurs gardent une certaine réserve. Il est un fait que le monde

---

du corps militaire. Mais les liens avec la recherche civile et la valorisation de ces travaux restent relativement faibles, tout autant d'ailleurs que l'intérêt des autres chercheurs pour "la chose militaire". Même dans les travaux étrangers, nous n'avons pas trouvé de recherches appliquant aux collectifs de travail militaires des analyses identiques à celles déployées pour les organisations civiles, sauf en ce qui concerne la gestion des risques ou la gestion des carrières (Barrère Maurisson).

[2] Par la suite, une longue réunion à l'État Major de la Marine, à Paris en février 1994, avait pour ordre du jour de préparer l'enquête avec les services concernés. La première et principale phase de cette réunion fut en fait une interrogation en règle - mais toujours fort courtoise - menée par l'amiral qui présidait la séance pour savoir dans quelle mesure nous n'étions pas trop antimilitaristes. Il redoutait par dessus tout de voir publier des informations et des analyses désobligeantes pour la Marine dans des publications de grande audience qui font leurs choux gras des petites affaires des milieux militaires. Ses scrupules ont paru être levés lorsque, de guerre lasse, nous avons fini par expliquer que nous ne pouvions prévoir de passer volontairement plusieurs années de recherche à travailler sur des sujets et sur un milieu auxquels nous aurions été systématiquement et viscéralement hostiles. La coopération de ses services a ensuite été entière.

[3] L'approche théorique du système militaire est abondamment traversée par la question de la spécificité de l'institution militaire (Boëne 1990), dans ses multiples dimensions : l'organisation, le statut militaire, les modes de vie sociale et familiale, le rapport à l'institution, etc.

universitaire et le monde militaire se côtoient rarement, excepté par le biais des appelés du contingent. Tout se passe comme si une méfiance réciproque avait tenu ces deux espaces sociaux à distance sans que se manifeste ici ou là l'envie de faire connaissance. Pourtant, notre "officier traitant" venant des services parisiens est un officier supérieur qui a profité de son temps de passage à Paris pour faire un DEA de sociologie, et d'autres de nos interlocuteurs de l'État-Major apparaissent d'honnêtes connaisseurs des sciences sociales.

Territoires et circulation

Lors des longues périodes d'entretien du bâtiment, il est toujours possible de séjourner à terre. C'est de cette façon que nous avons fait connaissance. Du lever des couleurs à 8h, au "dégagé" vers 16h, la journée du marin à quai ne se distingue guère de celle d'un banal travailleur, sinon par l'uniforme et d'autres rituels interactifs : le lever des couleurs, le salut à la coupée… Durant nos premiers séjours, nous prenions nos marques et tentions d'expliciter les finalités de notre présence incongrue à nos "indigènes". Nous découvrions également un équipage, des spécialités, des organigrammes, des circuits décisionnels, des ordres de travail. L'équipage du Georges Leygues se compose de 25 officiers (subalternes et supérieurs), 142 sous-officiers (Officiers-Mariniers-Supérieurs et Officiers-Mariniers) et 96 hommes d'équipage (quartier-maitres et matelots). Il est organisé en huit compagnies, chacune correspondant à une fonction - et des métiers ou "spécialités" - spécifiques, les unes plutôt "opérationnelles" (la navigation et le combat), les autres concernant la marche du navire (les machines et les services administratifs).

A l'heure "du dégagé", comme la majorité des marins du bord[4], nous quittions le navire. Mais dès la première incursion dans l'univers du bord, l'invitation était incessante : "le marin n'existe qu'à la mer" chantaient les sirènes et les discours trahissaient tous l'idée que l'univers de la mer renferme des secrets qui ne se livrent qu'à celui qui navigue. Dès le premier contact, les marins de l'État Major nous avaient prévenus : dans la Marine, tout est fait et pensé pour les bateaux à la mer. Et ceci est d'autant plus exact qu'il s'agit de bateaux de haute mer qui sont hors de leur port d'attache, en moyenne, plus de la moitié de l'année.

[4] Ne vivent à bord en permanence que la plupart des appelés - ils étaient 44 sur le Georges Leygues - et quelques engagés, le plus souvent des jeunes peu gradés quand ils sont en position de "célibataires géographiques"

Un séjour en mer donne très rapidement la mesure de la densité de la vie du bord. Le rythme est continu, la nuit succède sans heurt au jour, les exercices militaires journaliers (sécurité, combat ou sauvetage) réactivent régulièrement l'activité collective. Chaque marin est bientôt pris dans l'enchaînement des temps de travail successifs (quart, entretien, maintenance) qui ne lui accordent que de courtes périodes de repos et de repli dans sa "bannette"(couchette).

En mer, le visiteur éprouve rapidement les frontières étroites de cette coque en fer qui ne lui offre plus aucune solution de repli. A l'intérieur, il pourra incessamment parcourir et explorer sans l'épuiser un dédale de passages reliant de multiples "caches", habitacles, établis ou salles opérationnelles. L'espace intérieur est extrêmement compartimenté, à l'image des spécialités et des grades de la population qui l'occupe. Chaque lieu est soumis à des règles de fréquentation et d'appropriation formelles ou informelles très spécifiques et auxquelles nul ne saurait déroger, au risque qu'un tel acte ne soit ressenti comme une agression. Ces espaces se conjuguent sur le mode :
- de l'opérationnalité : plus l'aspect opérationnel et militaire d'un lieu est marqué, plus il est impersonnel et c'est alors la référence à(aux) l'équipe(s) de travail (la fonction) qui prend le pas sur les autres types de marquages,
- de l'appartenance par spécialité et par corps : le local de travail, territoire d'une équipe de travail, et le carré, espace d'identité de grade,
- et de l'intimité **:** du poste de vie (la chambrée) à la bannette.

A bord, la première réalité existentielle qui s'impose à l'observateur est la stratification sociale fondée sur la hiérarchie de statut. Ainsi, le cadre de vie est régi dans le détail par l'institution et contribue à cette différenciation : du confort des postes de vie (cabine individuelle pour les officiers supérieurs, poste de 18 pour les matelots) à la largeur des bannettes (60, 70 ou 80 cm, selon le grade), en passant par l'esthétique du carré, le service de table (en argent chez les officiers, en inox à l'équipage).

Les carrés sont les lieux de vie par grade, soit, sur ce type de frégate, quatre carrés et la "cafétéria"[5]. Les marins se retrouvent au carré pour prendre leurs

[5] Plus précisément, les carrés regroupent les individus par groupe de grades. Les "hommes d'équipage" - deux grades de matelots et deux de quartiers maîtres - sont à la cafétéria; dans les sous officiers, les OM (officiers mariniers :seconds-maîtres et maîtres) ont un carré distinct de celui des OMS (officiers mariniers supérieurs : premiers maîtres, maîtres principaux et majors); le carré officier regroupe les officiers subalternes (aspirants, enseignes de vaisseau de seconde et première classe et lieutenants de vaisseau); les officiers supérieurs (capitaines de corvette, de frégate ou de vaisseau) se retrouvent chez le commandant. Sur le Georges Leygues, compte

repas, boire un verre ou un café, discuter, jouer aux cartes, lire les nouvelles et regarder la télévision ou simplement s'y reposer. Ces activités constituent l'essentiel de la vie de carré… s'y l'on y ajoute pousser la chansonnette lors de quelques fêtes. C'est la vie de carré qui permet aux marins de même grade de se retrouver hors contraintes, dans une ambiance conviviale, renforçant leur identité de parcours dans le temps, la maturation et les obstacles. Ici s'exprime une culture commune du grade, de l'âge souvent, des trajectoires qui transcendent la spécialité.

Même si nous avons fait quelques observations systématiques notamment de la plupart des postes de travail, et fait passer un questionnaire d'ensemble, notre programme d'enquête a été essentiellement guidé par l'opportunité. La vie à bord s'organise principalement autour de la coursive centrale, qui parcourt tout le bateau. Au milieu de cette coursive se trouvent les bureaux administratifs, le Poste Central Propulsion (PCP) d'où sont commandés les moteurs. Des coins fumeurs y sont reconnus. La fonction sociale de cette artère est de permettre la circulation, d'un bord sur l'autre, de la poupe à la proue mais également des formes autres de sociabilité : on y parle, on y retrouve un collègue, on y glane les derniers potins voire on peut négocier sur un mode informel avec un supérieur sur les manières d'exécuter une tâche ou sur un problème du quotidien.

Le chercheur apprend vite à se poster dans les quelques lieux quasi "publics" du bord : la passerelle d'où est commandée la manœuvre, le PCP et ses environs où il est immédiatement au fait des derniers événements. Ici il participe des bruits, des rumeurs et des commentaires qui racontent la marche quotidienne du bord. Il peut s'immiscer dans les discussions d'un collectif, dans les lieux qu'il sait propices aux longs échanges ou à l'expression d'opinions personnelles : le poste de veille, au dessus de la passerelle, la plage arrière, dans le prolongement du hangar hélico. La familiarité qu'il acquiert dans la promiscuité quotidienne comme dans le partage du vécu de la mer, lui ouvre parfois l'accès à ces lieux privés que sont les postes de vie ou autres territoires tenus réservés par les marins. A la tombée de la nuit, le bateau passe "en présence discrète" : les seules lumières visibles de l'extérieur sont les feux réglementaires. Les sabords sont fermés. Les coursives sont éclairées par des lumières rouges. Le chercheur doit s'habituer aux longues veilles nocturnes, quand la lumière rougeoyante des coursives réfléchit une activité silencieuse et

---

tenu de leur nombre élevé, les moins anciens des seconds maîtres prennent leurs repas à la cafétéria.

feutrée. L'atmosphère intime et la fatigue favorisent alors les confidences et les échanges.

Pris dans la densité de ce quotidien collectif, on découvre avec surprise que l'on peut passer une journée sans voir le jour, plusieurs jours sans suivre l'actualité, et bientôt éprouver le sentiment d'une coupure radicale avec la vie civile et le quotidien ordinaire. Pour le chercheur comme pour les marins, il n'est guère de frontières nettes entre lieux "publics" et "privés", si tant est que ces catégories aient ici un sens, non plus qu'entre travail et hors-travail[6]. Et ceci rend parfois d'autant moins évidente notre présence pour l'équipage, quand elle s'immisce dans les territoires de retrait collectif des marins. Quand il "tape le tarot" en fin de soirée ou s'aventure dans les boîtes de nuit en escale, le sociologue est-il toujours "au travail" ?, se demandaient parfois les marins, cherchant alors à interpeller la personne derrière l'enquêteur.

2 UNE ETHNOGRAPHIE DE L'INTERACTION

Le terrain consiste à créer les conditions d'une épreuve : celle de la rencontre de "mondes" que rien ne prédispose à se côtoyer. D'où un principe méthodologique : l'altérité ne se laisse pas dévoiler, elle implique une confrontation obligée et acceptée d'où l'empathie est exclue *a priori*. Chacune des parties doit définir sans concessions, et même parfois dans la provocation voire le conflit, la place qui la caractérise et la légitimité de parole qui donne sens à sa présence. L'entreprise ethnographique ne définit pas à proprement parler une situation "d'acculturation du chercheur" au milieu étudié. L'acculturation se situe davantage dans la nécessité d'acquérir un langage pour converser avec des gens culturellement différents. L'essentiel de l'échange se joue dans un espace sémantique inédit, construit conjointement par les chercheurs et les "indigènes". La communication que les uns et les autres vont parvenir à établir n'est pas instruite dans le partage d'un sens commun, mais bien dans un espace de traduction dont chacun fait l'apprentissage. Le heurt de catégories culturelles, de formes d'entendements et d'être radicalement différentes, puis de l'apprentissage mutuel de "règles du jeu", produit un espace d'échange - au sens large de communication - original, exclusivement assimilable à aucun des univers de référence du chercheur et du marin.

[6] Il est un seul lieu où l'intimité du marin apparaît quasi imprescriptible, c'est la "bannette", d'où il ne peut être distrait que pour le réveil. Il est aussi un moment où l'isolement doit être absolument respecté : la remise du courrier.

"Tel est pris qui croyait prendre", pourrait être aujourd'hui le maître mot de l'ethnologue sur son terrain. Après d'autres (Favret-Saada 1977; Rabinow 1988; Geertz 1983), nous suggérons d'être attentifs aux multiples étincelles que déclenchent le "branchement" de nos univers respectifs. Nos premiers échanges sont des échanges de regards et ce dont nous traitons est affaire de communication culturelle, du même ordre que le sont les histoires ethnographiques de contact entre cultures dont Marshall Sahlins a fait, de façon si périlleuse et riche, le récit (1989).

Une ethnographie de la rencontre de mondes

Le Georges Leygues est une société très hiérarchisée qui nous accueille bien mais cependant ne peut se départir de l'idée de grades et de statuts. Ainsi le directeur de recherche - de même indice administratif que le "pacha" ou commandant - est celui qui, notamment dans les circonstances officielles (visite d'un amiral) est accueilli à la table du commandant et dont le cadeau de fin de séjour est plus prestigieux.

Comme les ethnologues, les marins sont aussi, quelque part, des explorateurs, qui semblent coutumiers de la rencontre avec l'altérité. Ils savent recevoir et pratiquent régulièrement cette activité de sociabilité, notamment quand le bateau est à quai, que ce soit au port d'attache ou en escale. Mais comment désigner cet intrus qui franchit une à une les frontières bâties pour protéger leur(s) territoire(s), qui traverse une multiplicité de lieux propres pour lesquels l'identité définit l'appartenance ?

Pour l'ensemble du bord, la séparation des différentes catégories de statut dans l'existence journalière est acceptée, plus encore légitimée et défendue : elle trouve sa justification dans la nécessité de recréer des lieux appropriés, même en jouant avec les frontières mouvantes du public/privé, dans un contexte de totalisation qui impose une confusion des champs d'activité sociale (travail/hors-travail). La micro-société du bâtiment, moulée dans le compartimentage qui régule l'accès aux divers lieux "privés" - carrés et postes - aura bien du mal à compter avec les chercheurs, ces "électrons libres" qui à la fois n'appartiennent à aucun lieu en particulier mais prétendent cependant circuler librement partout.

"Pour nous, c'est dramatique", avouera un officier à propos de nos allées et venues d'un carré à l'autre. L'aisance de mouvement des chercheurs, la liberté dans la prise de parole, étaient donc loin de s'assortir d'un statut de neutralité. Notre indépendance par rapport à ce clivage rigoureux était menaçante.

En premier lieu, elle demeurait suspectée de colportage et de trahison dans le passage d'un carré à l'autre. La présence dans un carré nous rendait fréquemment complices des moments de relâchement de ces groupes de pairs, où l'on tourne en dérision la discipline militaire et l'autorité hiérarchique. Pour peu que nous soyons visiblement plus à l'aise ici que là, elle pouvait parfois paraître sujette à réappropriation par l'une des "castes". A moins qu'elle ne soit utilisée pour faire passer des messages… Nous avons toujours affirmé respecter la confidentialité de ce qui nous était livré dans chaque lieu particulier. Cette "règle du jeu" que nous avons affirmée haut et fort, s'applique d'ailleurs à "l'invité" comme à l'autochtone : le carré est un lieu autour duquel sont bâties des frontières très étanches vis-à-vis de l'extérieur de façon à protéger l'expression libre et à renforcer la solidarité des pairs. En d'autres termes, la compartimentation constitue, comme le suggère R. Darhendorf (cit. in Reynaud, 1989 : 102), un des ressorts de la stabilité de la micro-société du bateau : elle sépare les conflits en séparant les territoires et en multipliant les cloisons étanches. Plus qu'un interdit formel, il s'agissait d'une règle coutumière à laquelle nous dérogions quotidiennement mais sur un mode co-défini de respect des frontières symboliques.

Mais la menace que faisait peser notre présence ne consistait pas seulement dans la possibilité de trahir certains petits secrets, au demeurant secrets de Polichinelle, tant un bateau de ce type est une petite société où tout se sait très vite. En affirmant la nécessité de parler avec chacun, nous affirmions encore que l'uniforme recouvre des différences et que le canal hiérarchique n'est pas le moyen le plus adéquat pour connaître cette diversité. Il peut donc apparaître logique que les réticences les plus fortes - ou du moins les plus sensibles - à notre présence soient venues des officiers subalternes, dont le rôle d'informateurs de la hiérarchie supérieure était ainsi mis en cause qui plus est sur injonction et avec la bénédiction de l'État Major.

De l'empathie au conflit : la négociation d'une présence controversée

Le heurt culturel est une sorte de passage obligé tout aussi imprévisible que nécessaire, dans la mesure où il est significatif. Parfois, il emporte inévitablement vers le conflit : ce moment de tension culturelle où les dires et les faire de l'ethnologue se manifestent comme incompatibles avec les mœurs locaux. Pour le milieu qui tente d'assigner une place au chercheur, la montée en tension est une échappée hors du cadre d'interprétation et de règles de comportement socialement admis. Mettre à jour les raisons du malentendu est déjà un moment de reconstruction du sens à travers l'explicitation des

interprétations respectives. Le risque est cependant que subsiste une controverse voire une distance irréversible avec le chercheur. Le rétablissement d'un échange emprunte alors des voies qui sont moins de l'ordre de l'explicitation du conflit que de la recherche et de l'usage des modes de règlement traditionnel des problèmes ainsi que nous le montre cet épisode.

> Au carré officier où nous passons la soirée, quelques officiers, plus sensibles que d'autres à l'agressivité de cette opération de dévoilement, et nous voyant travailler nos notes, commencent à nous chahuter sur le mode ambigu, mais habituel, des grivoiseries en tout genre. Après quelques échanges oscillant entre moquerie et agression, je[7] finis par indiquer à mes hôtes que j'allais immédiatement les soulager d'une présence qui, manifestement, les incommodait. Je quittais donc le salon[8], pour m'asseoir un peu plus loin. Mon collègue me suivit par solidarité, visiblement mécontent de ce geste d'humeur. La sortie était maladroite, et plus encore totalement inhabituelle pour les jeunes officiers qui évitent systématiquement la manifestation des tensions, esquivant ainsi le conflit, pour privilégier des formes plus subtiles d'expression du différend. Mon attitude provoqua donc une gêne manifeste, et le malaise ainsi dévoilé attendait une forme de résolution que ni les uns, ni les autres ne maîtrisions complètement.
>
> La règle coutumière en la matière aurait voulu que l'affaire ne soit pas connue en dehors du carré, étant attendu que l'on privilégie systématiquement le règlement local du conflit. Mais le bateau est aussi un petit village à l'intérieur duquel le moindre événement est susceptible d'alimenter les conversations. L'incident fut connu par des sous-officiers, extérieurs au carré. Qui plus est, dans une version qui nous voyait exclus du carré par les officiers en question. L'histoire les avait manifestement amusés, et elle nous valait une sympathie complice de la part des sous-officiers qui n'apprécient pas toujours les comportements relationnels et hiérarchiques des jeunes officiers. L'écho que nous recevions traduisait une forme de réappropriation du différend par des groupes antagonistes. Certes, l'incident manifestait les tensions qui s'entretenaient avec certains officiers nous cherchant querelle, pour certains plutôt réservés voire gênés par notre travail, mais renvoyait désormais au clivage social installé entre les jeunes officiers et les subalternes qui faisaient des sociologues les complices d'une relation tendue. La rumeur était là, insidieuse, menaçant d'éroder notre crédibilité.
>
> D'un commun accord, nous décidions de discuter l'affaire avec quelques officiers du carré avec lesquels nous avions des liens privilégiés, afin de concevoir un dénouement à l'affaire. Ce fut une bonne occasion de mesurer l'efficacité des modes de régulation des conflits sur le Georges Leygues, car nous étions à notre corps défendant, en plein dedans ! Les officiers nous suggérèrent deux principes d'action : ne pas donner à l'incident une résonance trop importante et privilégier, comme on le fait traditionnellement, les voies de résolution discrète et interne du litige. Ils nous désignaient alors le président du carré des officiers qui avait en charge la gestion de la bonne ambiance au carré. Nous suscitions rapidement un entretien privé avec le Président, lui exposant les rumeurs qui couraient sur le bord quant à notre supposé conflit avec les officiers. Il écouta attentivement, visiblement soulagé que nous n'ayons pas porté l'affaire à ses supérieurs. "Vous avez bien fait de m'en parler sans en référer au pacha. Je me charge du problème".

[7] Journal de P. Trompette, lors d'un séjour avec S. Dufoulon.

[8] Le carré officier est ainsi disposé qu'il ménage à l'une des extrémités un espace de loisir, avec fauteuils, bar et télévision et, de l'autre côté, une grande table pour les repas. L'espace est relativement réduit, encore que la table de salle à manger permette un couvert de plus de vingt personnes. Il est donc possible de prendre de la distance sans même sortir.

> Un moment plus tard, alors que nous discutions en passerelle, un message diffusé par les haut-parleurs du bord conviait les officiers à rallier leur carré où les attendait leur président. L'intervention du président se déroula en dehors de tout regard extérieur, et elle eut une certaine efficacité. Les officiers récalcitrants se montrèrent désormais courtois, acceptant pour la plupart d'échanger avec nous, sans se départir de leur ton railleur avec lequel nous saurions maintenant composer. Il semble que loin d'être prise pour une dénonciation, notre attitude avait montré que nous avions assimilé et pratiqué en recourant aux services du président, leur propre mode de régulation. Chacun des protagonistes avait ainsi "sauvé la face" et notre collaboration s'en trouvait enrichie.

Erving Goffman a bien perçu quels étaient les enjeux dans ce type de confrontation : "Un individu garde la face lorsque la ligne d'action qu'il suit manifeste une image de lui-même consistante, c'est à dire appuyée par les jugements et les indications venus des autres participants, et confirmée par ce que révèlent les éléments impersonnels de sa situation" (1974 : 10). Les marins nous avaient donc eux-mêmes sortis de cet embourbement dans le face-à-face conflictuel.

Fallait-il regretter le geste d'humeur du chercheur ? Avait-il dérogé au devoir professionnel ? A privilégier absolument l'empathie et la neutralité du chercheur sur le terrain, la réponse ne ferait pas de doute. Mais si elle s'enracine dans l'appartenance à des univers différenciés, la tension n'est que la reconnaissance de l'altérité. Une fois géré par les régulations coutumières du groupe, l'incident se donnait à lire non seulement comme un événement qui informait sur les réticences de certains officiers à notre égard, mais au delà, qui nous mettait sur la voie de la reconnaissance des modes de régulation du groupe, et nous donnait ainsi accès des coopérations auparavant difficiles.

Nous ne sommes pas et n'avons jamais été des marins de la Marine Nationale; c'est cette différence que nous avons respectée et fait respecter. Il en fut ainsi du chercheur qui répondit à un officier : *"Je ne suis pas un militaire !"* et négocia l'ordre d'enfiler un vêtement de travail ignifugé "Marine Nationale" pour aller observer une manoeuvre dangereuse sur le pont, un ravitaillement à la mer et être ainsi visible d'un autre bâtiment sur lequel se trouvait un amiral qui n'était pas au courant de notre présence à bord. Les modalités et les lieux de nos échanges ne procèdent pas d'une simple "assimilation" par le milieu, mais s'entre-définissent à travers l'élaboration de "règles du jeu" et prennent place dans un espace dans lequel chacun fait valoir ses propres objectifs.

Des textes communs

Sur le Georges Leygues, il n'est point de lieu de repli d'où l'on ne soit susceptible d'être extirpé parfois par le klaxon strident et insistant annonçant un exercice d'alerte ou, plus rarement, une réelle situation de crash, voire de combat[9]. Quel que soit le statut du chercheur à bord, le voici "embarqué" sur ce terrain insolite qui le rend néanmoins, pour quelques temps, solidaire des lieux, de leurs habitants et de leurs destinations, même les plus inattendues… Il est d'abord un passager civil qui doit se plier aux contraintes quotidiennes de la vie militaire. Et il ne saurait distraire les marins de leur discipline de vie et de l'importance première de la mission qu'elle sert : nos mésaventures à bord ne comptèrent au plus que comme des anecdotes, sinon qu'elles furent toujours l'occasion de nouer quelques liens de solidarité, sur un registre non plus officiel mais exclusivement interpersonnel : un pyjama pour le chercheur dont la valise s'est égarée, quelques conseils de fortune pour les plus sensibles à la houle.

Les ethnologues et les marins partagent sous d'autres cieux, sur d'autres océans, des conditions qu'ils ne maîtrisent pas et qui peuvent les rendre solidaires. L'aura dont ils sont nimbés au retour de mission ignore l'isolement affectif et social qu'ils subissent et l'ingratitude du travail quotidien dans des situations parfois périlleuses, mais elle méconnaît aussi les "bonnes bringues" et les moments de joie, ce bain de jouvence événementiel que procure le saut dans le temps des espaces sociaux exotiques. Cette commune condition de sort s'est vérifiée plus d'une fois : lors des escales, de moments de poésie marine dans la rencontre merveilleuse de dauphins ou d'autres gens de la mer, lors de mer forte nous mettant à mal, ou donnant à quelques appelés l'occasion de faire des photos de la plage avant submergée par les vagues etc.

Ethnologues, marins : nous partageons une sorte de patrimoine commun qui se livrerait dans le vocabulaire du sentiment, de l'expérience : le goût de l'exotique, la "double vie" - à terre en famille, et à la mer aventurier intrépide -, le retour du héros… Quelques pages de "textes" collectifs, dirait Clifford Geertz, qui parlent de la même chose. Voici la toile de fond de nos échanges même les plus dissonants, une complicité qui nous aura permis, quelque part, de nous distraire de nos malentendus…

[9] Pendant nos temps de présence à bord, le bateau n'a pas été directement "en situation de combat". Il l'a été, devant les côtes yougoslaves, pendant le temps de l'enquête. Par contre, nous avons assisté à des situations d'alerte - des crashes - qui n'étaient pas des exercices.

3 L'INDIGÈNE COMME SUJET

Le marin comme auteur

Le type d'échange instauré entre les chercheurs et les marins suggérait une forme d'appropriation de l'enquête par les intéressés eux-mêmes[10]. Nous explicitions systématiquement l'objet et les pratiques d'enquête. En autorisant les marins à les discuter et à y prendre part, nous nous exposions à un effort de réflexivité sur nos propres techniques d'investigation, voire de production d'interprétations.

La discussion prenait généralement la forme de production d'un discours *in situ*.. Contrairement à une image répandue, un bateau de guerre ne peut être assimilé à un lieu où les échanges se feraient essentiellement sous le mode purement fonctionnel de l'ordre donné. De telles pratiques existent bien, notamment pour la conduite du navire en passerelle ou lors de situations "de combat". Mais elles sont plutôt l'exception que la règle. Le plus souvent, les marins au travail discutent, et parfois longuement, des solutions qu'ils vont adopter face à tel ou tel problème. Qui plus est le bateau est aussi le lieu de vie hors travail. Et donc le lieu de la sociabilité. Dans un tel contexte, les situations de parole sont fort nombreuses : les marins ont l'habitude de parler, y compris de mener des débats collectifs entre égaux ou dans le groupe de travail. Très rapidement, nous avons pu remarquer que les discussions n'étaient plus à sens unique. S'ils acceptaient de répondre à nos questions, nos interlocuteurs venaient aussi nous suggérer leurs interprétations et vérifier que nous avions bien compris leurs points de vue. S'agissant des entretiens, le cadre d'interpellation des informateurs demeurait très ouvert. Ils avaient le choix du lieu, du mode d'enregistrement, des thèmes et même du sociologue. Chacun de nous s'était ainsi constitué son réseau personnel qui n'était pas identique à celui des deux autres chercheurs. Les marins ont très vite compris le jeu et y ont participé : parfois, c'est eux qui choisissaient leur interlocuteur[11], récusant ouvertement les autres.

[10] Plusieurs techniques d'investigation ont été mobilisées : outre les techniques de base de l'enquête de terrain (observation directe, entretiens individuels ou collectifs), un questionnaire a été passé auprès de l'ensemble de la population du bord. Les données administratives transmises par l'Etat-Major nous ont également permis d'effectuer une analyse de la gestion des personnels et des carrières.

[11] Et la technique, tel cet officier supérieur qui n'a accepté d'entretien qu'avec l'un des chercheurs, et encore, sans magnétophone.

J'ai[12] assisté à la réunion de la (x)ème Compagnie pour la préparation du rapport sur le moral[13]. La réunion s'est fort bien passée, très civilement. Le capitaine de compagnie lançait les sujets, écoutait les commentaires, demandait des précisions, puis proposait une rédaction pour le rapport qu'il remettrait au commandant.

Je suis dans ma cabine occupé à mettre de l'ordre dans mes notes. Porte ouverte. Déboulent trois hommes de la compagnie : deux second-maîtres et un quartier-maître engagés. Ils débutent par une question faussement naïve : "Qu'est ce que vous en avez pensé ?" Je n'ai pas vraiment le temps de leur répondre qu'ils en arrivent au motif de leur visite : "On voudrait vous expliquer". Ils sont un peu inquiets de ce que je vais faire de ce qui s'est dit. "Il ne faut pas prendre les revendications individuelles pour des problèmes personnels. Quand on parle d'un cas particulier, c'est parce qu'on ne sait pas comment faire pour présenter quelque chose de général qui concerne l'ensemble du groupe. En plus, il faut vous dire que ce matin, on était gênés, non tant par le capitaine de compagnie, qui écoute bien ce qu'on dit, que par le premier maître qui ne connaît que sa conception des choses et qui est un peu raide." Ils évoquent là ce qui s'est passé. Ils ont en effet pour une part récriminé contre les OMS, en prenant pour cible leur premier maître. Dans ce débat, la position de l'officier m'est apparue beaucoup plus ouverte que celle de l'OMS. La discussion doit s'écourter du fait de l'heure du repas. Je ne peux aller avec eux, n'ayant pas prévenu à l'avance, et de plus ils ne me le proposent pas : leur démarche doit rester discrète. Ils m'invitent par contre à les rejoindre pour le café sur leur poste de quart où nous pourrons être tranquilles. Je m'y rends(...). On prend le café (…) On se retrouve le même groupe que dans ma cabine, plus un appelé. Ils reprennent la discussion là où nous l'avions laissée. "Dans ce genre de réunions, nous avons du mal à argumenter. Nous avons trop facilement tendance à débattre et à nous chamailler plutôt que de parvenir ensemble à construire un raisonnement cohérent qui emporterait la conviction de nos supérieurs".

On peut constater ici l'un des avantages les plus immédiats d'une telle méthode : d'emblée, nos interlocuteurs se sont placés sur le terrain de l'énonciation et de l'explicitation des règles qu'ils appliquent. En l'occurrence, la règle est qu'en public ou devant un supérieur on ne peut présenter de "demande" - on ne parle jamais de "revendication" - que sur un mode individuel. L'effet pervers d'une telle règle est alors que tout débat peut être pris - et ici est effectivement vécu au premier niveau - comme de la chamaillerie. De plus, dans la mesure où les événements en cause étaient récents et que tous les protagonistes de la discussion y avaient participé, il est possible alors de bien vérifier l'interprétation que les acteurs donnent de la

[12] Notes de terrain de Jean Saglio, lors d'un séjour seul

[13] A intervalles réguliers, quelque temps avant qu'il ne quitte son poste, le commandant doit rédiger et transmettre à ses supérieurs un "rapport sur le moral". Pour ce faire, chaque service d'une part et chaque carré de l'autre doit se réunir, sous la présidence les uns de l'officier responsable et les autres du président, débattre des différentes questions affectant le "moral" - et donc des diverses revendications qui peuvent surgir - et en faire rapport écrit au commandant. Le "rapport" que celui-ci rédige est une synthèse personnelle de ces travaux. Les réunions par service ont eu lieu sur le Georges Leygues au moment où l'un des chercheurs était présent. Il a pu y assister, a eu accès aux compte rendus qui en étaient faits, ainsi qu'au texte rédigé par le commandant, lesquels ne sont pourtant pas publics à bord.

règle. L'échange qui s'établit permet alors d'enrichir le point de vue du sociologue.

Les déboires de la restitution

Dès les premiers matériaux de terrain collectés et l'ébauche d'hypothèses intermédiaires, nous avions entrepris de confronter nos vues à l'appréciation des marins. Dans la conduite du processus de recherche, la restitution du rapport intermédiaire constituait un "point de passage obligé". Cet effort de restitution ressort tout autant d'une sollicitation des sujets à laquelle le chercheur peut difficilement se soustraire : à l'imposition du regard, il doit cette parole réflexive qui autorise enfin le sujet réduit à l'état d'objet d'enquête à débattre avec cet observateur-perturbateur pour le renvoyer à ses propres limites ! Aussi la discussion des synthèses intermédiaires a-t-elle constitué un moment extrêmement riche en significations allant de l'explicitation par les individus de ce qui leur semblait constituer un énoncé plus ou moins juste, précis, clairement contextualisé, à ce qui apparaissait davantage comme une négociation sur la représentation qu'ils voulaient donner d'eux-mêmes, voire sur les enjeux de la recherche en tant que tels.

Un écrit d'une quarantaine de pages rappelant notre projet et notre démarche, puis décrivant nos impressions et premières interprétations, était livré à la critique. Nous avions manqué de vigilance en privilégiant spontanément ce médium familier des chercheurs qu'est l'écrit. Malgré nos efforts, le texte ponctué de technolectes sociologiques rendait la chose peu digeste. Qui plus est, le texte ne tolère pas de réajustement immédiat dans l'échange, et semble se livrer comme une imposition de sens qui effraya plus d'un. Cette première tentative systématique de rencontre des interprétations ne se fit pas dans la sérénité et la joie.

Le rapport avait été envoyé par courrier au bateau. Mais l'antique photocopieuse du bord fonctionnait avec une parcimonie que nous n'avions pas prévue. Le rapport ne fut pas dupliqué, et seuls quelques rares officiers l'eurent en mains et encore moins le lurent. Or les officiers subalternes, constituaient le corps le plus réservé à notre égard. Si certains marins s'amusaient à voir lever le voile de leur intimité culturelle, d'autres, habitués à présenter leurs beaux uniformes, se montraient très susceptibles au dévoilement, voire à ce qu'ils considéraient comme une entreprise de démystification. Vis-à-vis d'une lecture objective et critique du monde militaire, certains officiers pratiquaient une sorte de surenchère symbolique qui consistait à "penser que leurs supérieurs

penseraient qu'il fallait censurer…" et nous dénigraient comme à la fois gêneurs et suspects. Ce que certains récusaient se comprenait davantage dans le registre de l'image de soi et de la production de la représentation du monde militaire destinée aux civils. D'ailleurs, notre jargon venait renforcer ce sentiment. Quelques phrases tirées du contexte furent prétexte à polémiques et firent l'objet de rumeurs qui s'étaient transformées en vindicte lorsque nous sommes revenus à bord. Voici quelques-unes des expressions les plus controversées :
-"la référence militaire - telle que "nous sommes embarqués pour combattre" -, comme éventualité, n'est perçue que comme une fatalité qui interromprait une sage et juste carrière menant à une retraite certaine" ;
-"La cafétéria est ouverte à tous et la grande poubelle à déchets trônant au milieu de la salle est un must" ;
-"les officiers, bien que jeunes et inexpérimentés en sortant de l'école navale paraissent être "à leur place", conscients qu'à leur niveau, il s'agit plus de faire preuve de savoir-être - ce à quoi aide la hiérarchie militaire - que de savoir-faire" ;
-"Le groupe des marins n'est vécu que comme la résultante de choix individuels sur lesquels, en dehors du sexe, les autres identités sociales n'auraient que peu de prises (…) A l'exception peut être du critère d'origine ethnique, fréquemment utilisé et considéré comme légitime pour se différencier des "arabes".

Nous avons réagi promptement. Tout d'abord, en créant les conditions d'un débat entre marins, c'est-à-dire en multipliant les possibilités d'accès au document : distribution des rapports dans tous les carrés, organisation de nombreux débats, de manière formelle (réseau TV du bord, réunions avec les présidents de carrés, etc.) ou amenés sur un mode informel, au cours des rencontres dans les différents espaces du bord. Quelques énoncés sujets à fortes controverses furent âprement débattus. Les chercheurs et les marins défendaient pied à pied leurs positions, disputant sur un mot, reformulant collectivement une phrase sur le bord du comptoir d'un carré, justifiant fermement un point de vue ou nuançant une proposition. L'ambiance était à couper au couteau.

> *Réunion-débat entre chercheurs et marins. Un représentant de chaque catégorie de statut est présent. La réunion est filmée et rediffusée sur la télévision du bord. L'objet de la discussion concerne la description des différents carrés par les chercheurs*
>
> Officier - On a pu avoir l'impression parfois qu'il y avait un certain nombre de clichés dans ce que vous avez pu écrire, de clichés de la part de personnes extérieures à la Marine qui ne se sont pas suffisamment imprégnées de la vie du bord, notamment les clivages que vous faites apparaître entre les officiers, les officiers-mariniers supérieurs, l'équipage. Toute la partie concernant

l'aménagement des locaux, notamment. Là je vais passer la parole au quartier-maître major[14], qui voulait nous parler de la cafétéria.

Quartier-maître major - Oui j'ai été un peu choqué par une phrase concernant la poubelle au milieu de la cafétéria. Bon, c'est dû au fait que l'on est obligé de trier les déchets… On ne m'a pas posé de questions là-dessus, alors que je suis quand même le représentant de l'équipage, j'aurais pu donner des explications. C'est un cliché, vous montrer la cafétéria comme quelque chose d'impersonnel, sans personnalité.

OMS - La comparaison entre les carrés et la cafétéria[15], on croirait du Zola.

Ethnologue - Il faut rappeler comment fonctionne la recherche en ethnologie. En ethnologie, nous observons, et nous ne vous demandons pas votre avis quand nous observons. Et l'on observe des clivages. Mon point de vue en tant qu'ethnologue, ce n'est pas d'observer les clivages simplement, c'est de dire : qu'est-ce qui fait sens, qu'est-ce qui donne sens à ces clivages. C'est vrai je montre la poubelle, elle existe, je ne l'ai pas inventée, et je n'ai pas mis d'adjectif ni positif, ni négatif pour la montrer. Mais ce que j'observe c'est que ce n'est pas complètement compartimenté, on peut passer d'un carré à l'autre avec le temps et la maturité (…) Vous avez pour la première fois affaire à des chercheurs, n'oubliez pas que c'est une première, autant pour nous civils, chercheurs, que pour vous. Peut-être que nous, nous sommes maladroits, mais vous, vous avez peur d'être perçus (…)

Suit une nouvelle discussion concernant l'évocation de la poubelle décrite comme "trônant au milieu de la salle", le chercheur ayant ajouté une appréciation esthétique personnelle en la qualifiant de "must"[16]. Il justifie l'usage de cette image comme un procédé métaphorique qui se voulait plutôt une pointe d'humour. La discussion reprend sur la question des clivages sociaux entre grades.

OMS - C'est vrai que l'on a vu des frontières assez marquées entre les catégories, du moins d'après votre analyse. Ce que je voudrais savoir, c'est sur quoi vous vous basez dans votre analyse pour bien déterminer les officiers, dans les officiers, ceux issus de Navale ou non, dans les officiers-mariniers, les papis[17] et les non-papis, et j'en passe et des meilleures.

Ethnologue - Sur quoi je me base ? Sur ce que vous m'avez dit, sur ce que je vois, sur le langage que vous avez, les mots que vous choisissez, la façon dont vous vous comportez entre vous. Le cloisonnement existe, il est réel, on ne peut pas le

[14] C'est le président du "carré" des hommes d'équipage qu'est la cafétéria

[15] Le rapport décrivait en une page les différences de traitement de la disposition des tables selon les carrés, et donc selon les grades : type de tables, de sièges, de nappes, de couverts et de service à table. De telles différences sont inscrites dans les statuts.

[16] Il est à noter que, après la controverse soulevée par le rapport, la poubelle a disparu de cette place centrale à la cafétéria.

[17] Les OMS constituent le groupe dont les moyennes d'âge et d'ancienneté sont les plus élevées à bord, ce qui amène les OM, plus jeunes, à les chahuter en les surnommant "les papis" et en appelant leur carré "la soute à béquilles".

nier. Les oppositions qu'on voudrait me voir faire entre officiers, OM et équipage, pour moi, elles n'existent pas. Pour moi, c'est : quel est le lien social, le fil d'Ariane qui relie un carré à l'autre, un corps à un autre ?

Ethnologue - Un des éléments qui nous a permis de développer cette question là sous cet angle, c'était, entre autres, le témoignage de gens qui sont passés par tous les carrés. Et qui racontent notamment que du carré des matelots à celui des officiers, c'est chaque fois un réapprentissage de chaque code. Donc cela, c'est un élément de continuité, de quelqu'un qui a pu circuler, mais qui raconte les différences. Et il y a également des gens qui refusent l'ascension pour ne pas intégrer certains carrés, parce que ça ne correspond pas à leur culture. (…)

Ces discussions animées ne cessaient de renvoyer les chercheurs ici aux limites de leur connaissance et de leur participation, là au jeu des attentes réciproques que cristallisaient leur présence et leur projet d'interconnaissance. D'un côté, la restitution exacerbait les tensions attenantes à la position d'observateur extérieur et à l'épreuve de réflexivité imposée aux enquêtés. Elle servait parfois d'argument dans la justification de positions défensives *("Nous sommes trompés")*, ou offensives à notre égard *("C'est imbaisable")*. De l'autre, une série d'interpellations témoignait du glissement de cette position d'extériorité du chercheur à celle de partenaire ou d'acteur au sein du milieu étudié : certaines interprétations consistant à trouver dans les propos des chercheurs l'occasion de les rallier à une cause, notamment à l'intérieur des clivages sociaux organisant les rapports entre groupes de statuts différents.

La fécondité de l'exercice est d'autant plus grande qu'il amène à de réelles confrontations sur l'exercice de traduction lui-même et sur les ajustements, déplacements ou assentiments des interprétations produites. Ainsi un des leaders du groupe des OMS nous avait pris à parti après la remise du rapport intermédiaire : selon lui, nous avions fort mal compris la prégnance de l'organisation formelle du travail en qualifiant le mode d'organisation de "taylorien" du fait de la codification très poussée des postes et des fonctions. Un tel qualificatif le choquait, et lui paraissait mal rendre compte de la réalité des responsabilités qu'assument les OMS. Une première discussion lors d'un repas au carré OMS a permis de cerner mieux le problème. Notre interlocuteur a alors accepté de convenir d'un entretien avec magnétophone, dont une longue partie fut centrée sur cette question de l'autonomie au travail. Alors que jusque là, sa coopération à notre travail avait été réservée, il est devenu par la suite un "informateur" précieux.

La restitution est un moment critique : la parole du chercheur s'expose à diverses appropriations polémiques, sa pensée se livre au débat et à la controverse. Mais elle ouvre aussi l'accès des enquêtés à l'espace de

l'interprétation sociologique, elle met les acteurs "au travail", chacun composant avec ses propres limites dans l'exercice d'un regard critique sur ses propres appartenances. En cela, le travail de restitution eut un effet tranchant : certains prenaient plus radicalement leurs distances, d'autres au contraire, qu'ils soient ouvertement en désaccord ou qu'ils aient apprécié notre lecture des faits, entraient dans un rapport d'échange enrichi d'une certaine confiance. Nos intentions n'étaient plus aussi énigmatiques, notre projet moins obscur. On se familiarisait avec l'entreprise sociologique, parfois pour mieux y participer, certains marins nous invitant ainsi à profiter de l'opportunité d'un événement quelconque pour venir observer puis commenter ensemble. La conduite de l'ensemble des marins, à chacun de nos séjours ne varia plus guère après cette première restitution.

On peut apercevoir ici la difficulté des chercheurs à construire une place qui ne se traduise ni par l'acceptation non-critique du discours des marins, ni par l'imposition d'un sens sociologique paré de la supériorité du savant, prétexte à une extériorité intenable pour nous. En cela, une restitution intermédiaire constitue une épreuve difficile et risquée, mais indispensable dans l'établissement de relations directes de connaissance et de confiance réciproques. Associée à des techniques plus classiques d'investigation, cette confrontation permanente dans l'épreuve des catégories culturelles densifie, nuance et valide davantage la production sociologique.

Depuis, nous avons renouvelé l'exercice de la restitution en utilisant des supports moins suspects que celui de l'écrit et en tentant d'en maîtriser mieux le procès. L'expérience fut moins agitée. Certes, nos interlocuteurs étaient déjà plus au fait de l'introspection sociologique. Et nous avions tiré quelques leçons de l'expérience précédente. A partir de quelques propositions alignées en peu de pages, nous proposions une discussion de petits groupes sur ce qui ne constituait encore qu'une série d'hypothèses. La présentation orale et l'échange direct permettaient une explicitation systématique de chaque hypothèse. Celle-ci était ensuite discutée, nuancée, approfondie et réélaborée par nos interlocuteurs. Ces discussions collectives nous sont apparues comme un mode très performant de production d'énoncés et d'interprétations.

Conclusion

"A l'inverse, les gens qu'étudient les sociologues ont souvent des difficultés à se reconnaître eux-mêmes ou à retrouver leurs activités dans les comptes-rendus des recherches sociologiques qui leurs sont consacrés. Nous devrions nous en inquiéter davantage que nous ne le faisons. Nous ne devons pas nous attendre à ce que les non-sociologues fassent les analyses à notre place. Mais nous ne devons pas non plus ignorer les aspects de la réalité sociale que les non-

sociologues ont l'habitude de prendre en compte, lorsque nous décrivons ou imaginons la manière dont ils accomplissent leurs activités" (H. S. Becker).

Depuis *Les Argonautes du Pacifique* , la prose ethnologique ne se lasse jamais du questionnement sur le terrain et les méthodes, y ajoutant recommandations et professions de foi - souvent frisant ce qu'Olivier Schwartz (1993) appelle "la mystique du terrain" - qui se succèdent dans des tentatives de redéfinition du statut de l'ethnologue ou de celui du terrain, ou mieux d'une entre-définition jouant alors sur les principes de la réflexivité. Sans discuter les vertus d'une relation qui devrait, dit-on, se mesurer à l'aune de la durée, de l'exotisme, de la douleur et de l'éloignement[18] et enfin, qui a valeur d'initiation pour l'ethnologue, il nous faut cependant rappeler l'enchantement que peut constituer un nouveau terrain : le plaisir d'être avec des gens différents et de s'enrichir de ces différences; le sentiment de liberté que l'on peut avoir de traverser une société dont le chercheur n'applique les règles que s'il y consent; ou encore, comme le rappelle Claude Lévi-Strauss (1955), le luxe d'expérimenter la solitude, le non-être existentiel et d'exprimer alors la fibre ultime de notre Être se confrontant à la finitude culturelle.

La rencontre avec l'altérité ne peut privilégier ou choisir un seul mode d'expression : la douleur ou le plaisir, l'empathie ou l'antipathie, être indigène ou chercheur, etc. S'enfermer dans une attitude définie *a priori* laisserait penser que le chercheur est un spécialiste du théâtre et du camouflage, quand il n'est qu'un individu agissant et réagissant qui souhaite comprendre comment d'autres parlent et pensent leurs vies. Le terrain doit autoriser la pratique d'une "sociologie des circonstances" comme le dit justement Erving Goffman (1974). Au-delà de la connaissance de la culture, ce qui est en jeu sur le terrain est avant tout une relation. De la qualité de cette relation dépendra la récolte des matériaux et la saveur des analyses au banquet de la production sociologique.

Cette pratique du terrain met en avant quelques aspects fondamentaux de la relation enquêteur(s)-enquêtés. Sur ce terrain à la fois si proche et si lointain, les chercheurs et les groupes qui les ont accueillis ont construit ensemble une relation qui édifie "les indigènes" autant comme objets de recherche que comme sujets locuteurs et producteurs de sens sur leurs propres pratiques. Ceux-ci ont été acteurs à part entière de la production sociologique, que ce soit dans l'effort d'intégration de ces intrus - les chercheurs - et de leur projet, ou dans la participation à l'énonciation des règles et des représentations qui organisent leur univers.

[18] Sur ce thème Cf. Martin de la Soudière 1988 et Rabinow 1988.

Si ceci peut sembler évident, il existe pourtant une inflation des recommandations ethnographiques d'où les indigènes sont absents. Pour construire cette relation spécifique, il est indispensable que le chercheur ait une lecture de son terrain quelque peu différente de ce que la prose ethnographique qualifie d'empathie ou encore d'Altérité, qui voit le chercheur devenir l'ombre de l'indigène. Cette attitude nous semble pour le moins suspecte, voire empreinte de culpabilité ethnocentrique. La reconnaissance d'une véritable altérité consisterait d'abord à considérer l'autre comme un partenaire de rang égal avec lequel on établit une négociation sur les règles du jeu de la pratique sociologique.

Le chercheur est différent des gens avec lesquels il élabore sa recherche et la reconnaissance de cette différence est essentielle à la construction d'un espace sémantique commun à l'enquêteur et aux enquêtés. Reconnu comme sociologue, dans le milieu d'accueil, il peut négocier sa place en interaction permanente avec ses hôtes. Assimilé, non comme membre de la communauté mais comme chercheur au sein de cette communauté, il peut respecter ses impératifs professionnels sans aliéner son identité singulière ou celle de ses interlocuteurs.

Enfin, il nous semble essentiel que les sociologues puissent mettre leurs travaux à l'épreuve de la lecture de ceux qui ont accepté leur regard. La réappropriation du sens par les enquêtés constitue une matière sociologique à part entière : non seulement en révélant le dérangement qu'engendre parfois l'observation et les analyses du chercheurs, mais aussi en venant enrichir et déployer dans leur propre compréhension les interprétations émergentes du sociologue. Celui-ci devra envisager parfois de reconsidérer le sens qu'il a extrait des paroles et des pratiques des gens. Le plus souvent, le sociologue esquive ce retour critique pour repartir les musettes pleines vers sa propre communauté, à laquelle il destine toute une série de traductions et de réécritures. C'est aussi aux gens qui nous ont accueillis que nous devons la légitimation de nos travaux et ce sont nos premiers juges quant à la pertinence des récits de vies, des mémoires et des pratiques que nous décrivons.

Bibliographie

Anderson N., *Le Hobo, Sociologie du sans abri,* 1923, Ed Fcse, Nathan, 1993.

Barrère Maurisson A., Robert G., *Métier et service public France Allemagne, l'exemple du service militaire. La documentation Française*, 1994.

Becker S. H., *Outsiders,* Paris, Métailié, 1985.

Bernoux P., Motte D., Saglio J., *Trois Ateliers d'OS,* Ed Ouvrières, Paris, 1973.

Boëne B. (sous la direction de), *La spécificité militaire,* Actes du colloque de Coëtquidan, Paris, A. Colin, 1990.

Bourdieu P. (dir), *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993.

Devereux G., *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement,* Paris, Flammarion, 1980.

Dufoulon S., *Femmes de parole. Une ethnologie de la voyance,* Paris, Métailié, 1997.

Dufoulon S., *Les gars de la Marine. Ethnographie d'un navire de guerre*, Paris, Métailié, 09/1998 (à paraître).

Dufoulon S., Saglio J., Trompette P., *Les marins du Georges Leygues, Analyse sociologique du fonctionnement d'un bâtiment de combat,* Rapport DRET/CNRS, Paris, décembre 1995.

Fabre D., Lenclud G., *Vers une ethnologie du présent*, Paris, Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1992.

Favret-Saada J., *Les mots, la mort, les sorts : la sorcellerie dans le bocage*, Paris, Gallimard, 1977.

Geertz C., *Bali, interprétation d'une culture*, Paris, Gallimard, 1983.

Geertz C., *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir,* Paris, PUF, 1986.

Goffman E., *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, 1974.

Latour B., *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique,* Paris, La Découverte, 1991.

Lenclud G., "Le monde selon Sahlins", *Gradhiva*, n°9, 1991, pp. 49-62.

Levi-Strauss C., *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, 1955.

Malinowski B., *Les Argonautes du Pacifique Occidental*, Paris, Gallimard, réed. 1989.

Mauss M., *Sociologie et anthropologie,* Paris, P.U.F., 1950.

Rabinow P., *Un ethnologue au Maroc, réflexion sur une enquête de terrain,* Paris, Hachette, 1988.

Reynaud J. D., *Les règles du jeu. L'action collective et la régulation sociale*, Paris, A. Colin, 1989.

Saglio J., Trompette P., Dufoulon S., "Relation d'emploi et organisation : le travail sur un bateau de guerre", *Les Champs de Mars,* Paris, La Documentation Française, n°1, 1996.

Sahlins M., *Des îles dans l'histoire*, Paris, Seuil, 1989.

Sperber D., *Le savoir des Anthropologues,* Paris, Hermann, 1982.

Schwartz O., "L'empirisme irréductible", in Anderson, 1993.

Soudière M. (de la), "L'inconfort du terrain. "Faire" la Creuse, le Maroc, la Lozère…", in *Terrain* , n° 11, nov 1988, pp. 94-105.

Thomas H. J. P. (sous la direction de), *Officiers, sous-officiers, la dialectique des légitimités,* Paris, Addim, 1994.

Trompette P., *L'usine buissonnière. Ethnographie de la relation de travail*, Thèse Université Lyon 2, 1994.

Trompette P., "La négociation dans l'entreprise : symbolique de l'honneur et recompositions identitaires", *Revue Française de Sociologie* XXXVIII-4, 1997.